

A la recherche du moi perdu

En 2016, Narcisse n’admire plus éperdument son reflet dans l’eau. Il se cherche dans le miroir que lui tendent les réseaux sociaux.

TEXTE | Geneviève Ruiz

Qui raconte encore à ses enfants l’histoire de la Chèvre de monsieur Seguin? Cette jeune impertinente, qui s’est fait dévorer par le loup pour avoir préféré la liberté de la forêt à son enclos, n’est plus la vedette des histoires du coucher. A l’heure de l’hyper-individualisme, la morale de ce conte ne correspond en rien à ce que les parents transmettent à leurs têtes blondes. Et pourtant, l’héroïne de la fable d’Alphonse Daudet a forgé les rêves – et les cauchemars – de générations d’enfants.

Car durant la majeure partie de l’histoire occidentale, il s’agissait plutôt de perpétuer un ordre établi que d’affirmer son moi. L’individualisme est une construction historique qui s’est développée en lien avec la modernité. «Ses racines remontent à la Renaissance, explique Sandro Cattacin, sociologue à l’Université de Genève. A cette époque, on assiste à une nouvelle manière de concevoir le monde. Le protestantisme joue un rôle dans cette évolution, car il rend l’individu responsable de son destin.» En 1637, le philosophe français René Descartes publie son adage «Je pense, donc je suis», qui marque une étape importante dans l’épanouissement de l’individu. «Dans les siècles qui vont suivre et jusqu’à la Première Guerre mondiale, les libertés individuelles ne cesseront de s’affirmer», poursuit Sandro

Cattacin. La propriété privée, la liberté de mouvement, de choisir son conjoint ou son métier deviennent des droits établis sur le plan juridique. Pour le sociologue François de Singly, auteur de *Les sociologies de l’individu*, la Révolution française représente par excellence une révolution de l’individualisme, car elle donne à chacun un statut égal de citoyen. «La première modernité (du XIX^e siècle aux années 1960) a inventé l’universalisme abstrait, qui définissait tout ce que les individus ont en commun, analyse-t-il dans le magazine *Sciences Humaines*. La seconde modernité y adjoint un individualisme plus concret, qui valorise la construction des identités de chacun.»

Les Première et Deuxième Guerres mondiales marquent un ralentissement de l’individualisme, selon Sandro Cattacin: «On assiste alors à une soumission totale de la population au pouvoir et à un retour du collectivisme. Les Trente Glorieuses resteront ensuite caractérisées par une forte homogénéisation des comportements. Cette tendance durera cinquante ans et perdurera jusqu’aux années 1970.» Les mouvements sociaux de Mai 68 marquent le début d’un retour à l’individualisme. Permissivité de mœurs, culte du corps, essor des loisirs et déclin des mouvements collectifs: les années 1970-1980 sont souvent qualifiées comme la



René Descartes (1596-1650)

Ce philosophe, mathématicien et physicien français est célèbre pour son «Discours de la méthode», publié à La Haye en 1637. Il y exprime le fameux «Je pense, donc je suis», qui fonde les sciences sur le sujet connaissant face au monde qu’il se représente. Descartes a rédigé son ouvrage en français, contrairement à la tradition qui préférait le latin, car il souhaitait être compris des femmes et des enfants.

L'«habitus» est une notion définie par le sociologue français Pierre Bourdieu (1930-2002), qui met l'accent sur le rôle des socialisations primaires (enfance) et secondaires (âge adulte) dans la structuration du comportement et de la vision du monde de l'individu. Le capital économique, social et culturel d'une personne déterminerait ainsi la majeure partie de son parcours de vie.

période de l'individu-roi, narcissique et hédoniste. Petit à petit, les sphères professionnelle, religieuse, familiale et étatique perdent de leur importance dans la structuration de l'identité. «Aujourd'hui, nous ne sommes pas encore à la fin de ce cycle, observe Sandro Cattacin. On sent cependant un glissement vers un nouveau type de société, où les nouvelles technologies poussent encore plus à l'individualisation.»

Serions-nous en train de vivre l'accomplissement ultime de l'idéologie individualiste? Sans doute, mais nous payons aussi le prix de cette autonomie. Plusieurs sociologues considèrent qu'une nouvelle figure de l'individu a émergé dans le courant des années 1990. Parmi eux, Alain Ehrenberg, directeur de recherche au CNRS et auteur de *L'individu incertain*, ouvrage dans lequel il observe que «l'individu souffrant semble avoir supplanté l'individu conquérant». Car désormais, toutes les décisions de la vie, grandes ou petites, reposent sur les épaules de l'individu: son couple, son travail, son lieu et style de vie, etc. Cette situation entraîne un stress permanent: il doit continuellement effectuer des choix et se définir lui-même. Souffrance, fatigue et parfois dépression sont le résultat d'une mobilisation incessante du moi.

Un autre sociologue, Bernard Lahire, professeur à l'École normale supérieure de Lyon, parle d'un «individu éclaté», parce que les cercles de socialisation n'ont jamais été aussi nombreux pour une même personne: travail, famille, école, internet, loisirs, religion, etc. Chacun se construit une identité multiple avec des éléments de ces différents milieux, qui sont régulièrement en concurrence les uns avec les autres, ce qui entraîne des tensions. «Dans ce contexte, de nombreux sociologues estiment que la notion d'«habitus» de Bourdieu n'a plus lieu d'être, précise Sandro Cattacin. Un individu n'a plus d'identité cohérente en rapport avec son milieu social, économique et culturel d'origine. Chacun se construit seul, fait des expériences de socialisation uniques, et en retire un ensemble de dispositions individuelles. La recherche de soi devient donc un travail compliqué de tous les jours.»

Pour le psychiatre Serge Tisseron, spécialiste des nouvelles technologies et auteur du livre *3-6-9-12, apprivoiser les écrans et grandir*, internet joue un rôle essentiel dans la multiplication des possibilités de socialisation des individus en dehors de leur milieu d'origine: «Prenez un jeune qui aime la bande dessinée, mais qui

Passer du «je» au «nous»

Kennedy a marqué l'histoire avec son célèbre «Ich bin ein Berliner». Quel aurait été le sort du candidat Obama sans son «Yes we can»? Quant à l'anaphore «Moi Président de la République» de Hollande, elle a connu un effet boomerang, les promesses électorales n'ayant pas toutes été tenues. Début 2015, c'est derrière le slogan «Je suis Charlie» qu'il a paradé dans Paris.



Les slogans qui se déclinent à la première personne du singulier se multiplient ces dernières années. Des «je suis» sont devenus «danois», suite aux fusillades de Copenhague, «Boris» après l'assassinat de Nemtsov, «tunisien» au lendemain de l'attaque du musée du Bardo. Le drame du petit réfugié syrien, Aylan, a donné naissance à «Je suis Aylan». L'Histoire contemporaine ne cesse d'alimenter les occasions de venir raccrocher son «moi» au collectif. Quels prénoms, noms propres, noms d'Etats, de ville ou de peuples accompagneront demain des «Je suis...»? Un seul pourrait les rendre inutiles et c'est précisément celui qui tombe en désuétude. Qui se targue aujourd'hui d'être «citoyen»? L'engagement politique et les urnes sont boudés. L'appartenance à un «nous» citoyen décline au profit de ralliements multiples et éphémères. C'est ce que critique le philosophe Pierre Manent, auteur de «Situation de la France», qui regrette que la mobilisation de janvier 2015 se soit faite autour d'un slogan à la première personne du singulier, plutôt qu'au pluriel. Un «Nous sommes Charlie» aurait selon lui mieux signifié l'engagement collectif.

Geneviève Grimm-Gobat

Lexique égocentrique

Par Adrià Budry Carbó

Autocratie

L'autocratie est un système politique reposant sur l'autorité d'un seul individu. Sous ce régime, le pouvoir n'a d'autre légitimité que la satisfaction du moi de l'autocrate.

Ça

C'est la partie la plus obscure et impénétrable de notre personnalité. Le lieu où sont stockés nos désirs les plus inavouables, nos instincts et nos pulsions. Pour Freud, le père de la psychanalyse, le Ça est l'une des trois instances de la personnalité avec le Moi et le Surmoi.

Ego

L'ego désigne la conscience et l'image que l'on a de soi-même. Il est le fondement de notre personnalité, mais peut également devenir une entrave dans nos relations avec les autres.

Ego trip

Voyage – principalement intérieur – dont le but n'est autre que de satisfaire sa propre estime en faisant l'inventaire de ses qualités.

Identité

L'identité regroupe tout ce qui nous caractérise en tant que personne. Ces éléments sont souvent subjectifs et contextuels. Un individu se définit en effet différemment en fonction du groupe qu'il fréquente ou de son expérience de vie.

Je

Première personne du singulier désignant le locuteur. Base de toute expérience sensitive.

Moi

Le moi est la partie la plus consciente de notre personnalité. Il joue un rôle de médiateur entre nos pulsions, les interdits et les exigences – sociales ou culturelles – du monde externe.



«Je me suis inscrit à un atelier d'écriture», «je cherche un éditeur pour mon premier roman»... En ce début de XXI^e siècle, l'expression du moi dans une création artistique semble indispensable à l'accomplissement d'une vie. Qui n'a pas un projet de livre dans un tiroir? Le succès de quelques amateurs venus de nulle part alimente cette idée qu'au fond, nous sommes tous artistes, à l'image d'Erika Leonard, cette juriste londonienne, mère de deux enfants, qui durant son temps libre s'était mise à imaginer des épisodes inédits de la saga «Twilight» en y ajoutant quelques scènes sexuelles un peu épicées. Le succès de ses historiettes publiées sur internet a été tel qu'un éditeur australien a décidé de les publier en livre. Erika a choisi le pseudonyme de E.L. James et a opté pour un nouveau titre, plus accrocheur: «Fifty shades of grey». Si elle a réussi, pourquoi pas vous?

Le cortex insulaire ou insula est le lieu du cerveau où se forme le moi. Il joue un rôle dans la conscience de soi-même et dans la sensation d'être l'auteur de ses actes. Il permet de ressentir ce qui se passe à l'intérieur de son propre corps, comme la faim, le froid ou la douleur. Cette planche de «Gray's Anatomy of the Human Body» (Henry Gray, 1918) montre le cortex insulaire gauche humain, exposé par la dissection des parties operculaires.



Hiroshi Ishiguro pose avec un androïde qui lui ressemble comme un frère jumeau. Ce roboticien de l'Université d'Osaka au Japon conçoit des humanoïdes à l'apparence et au comportement ultra-réalistes, capables de tenir une conversation. Selon lui, il est déjà possible de construire un robot qu'on ne pourrait pas distinguer d'un humain, au moins pendant une rencontre suffisamment brève.



Taille fine, poitrine importante, côtes en moins, bouche en forme de cœur, mâchoire réduite, menton et nez affinés: Valeria Lukyanova a subi de multiples opérations chirurgicales pour ressembler à une poupée Barbie. Cette trentenaire ukrainienne est devenue une personnalité médiatique mondiale reconnue grâce à ses photos postées sur les réseaux sociaux. Régulièrement, des questions se posent sur la réalité de son apparence physique, certains estimant que ses photos peuvent émaner d'un montage, voire d'une modélisation en trois dimensions.

Narcissisme

Ou l'art de tomber amoureux, comme Narcisse, de son propre reflet. Sublimation de l'ego, le narcissisme désigne une trop grande attention portée à sa propre image.

Personnalité

La personnalité regroupe l'ensemble des comportements définissant notre individualité par rapport au reste de la société. Le terme vient du grec «Persona» qui désigne un masque de théâtre antique. Cette étymologie suggère que notre personnalité peut être à plusieurs facettes.

Self

Anglicisme indiquant le rapport du sujet avec lui-même, son introspection. Le concept anglophone distingue entre le «vrai self», correspondant à une image cohérente que l'on se fait de soi, du «faux self» désignant une image «distordonnée» que l'on s'est constituée de soi pour faire face à une situation astreignante.

Solipsisme

L'autre existe-t-il? Le solipsisme, c'est le doute cartésien par excellence. Une attitude qui nous pousse à assumer que le moi est la seule manifestation de conscience dont nous ne puissions douter. La connaissance de quoi que ce soit d'extérieur à soi devient donc incertaine.

Sujet

Le sujet est un être réel doté d'une pensée autonome. Contrairement à l'objet, il est avant tout observateur. La notion de sujet est fondatrice de l'idée de conscience humaine.

«Autoportrait dans un miroir convexe» comporte une similitude troublante avec les selfies actuels car la pièce derrière le sujet, ainsi que sa main au premier plan, sont déformées par l'effet du miroir. Cette œuvre a été réalisée en 1524 par le peintre et graveur italien Parmigianino (1503-1540). «Autoportrait dans un miroir convexe» se trouve actuellement au Musée d'art et d'histoire de Vienne, en Autriche.



vient d'une famille peu intéressée par cette activité. Avant, il aurait laissé tomber sa passion, car il n'aurait pas pu la partager. Maintenant, non seulement il peut trouver sur internet des interlocuteurs qui la partagent, mais il peut obtenir une reconnaissance en publiant en ligne. Cette nouvelle possibilité bouleverse la construction de son identité par chacun.» Pour expliquer le succès des réseaux sociaux, Serge Tisseron utilise le concept d'extimité, qu'il a proposé dans son livre *L'intimité surexposée*. Il le définit comme le désir de rendre publiques des parties de soi jusque-là gardées secrètes, afin de les valoriser et de se les réapproprier. «L'extimité est inhérente à l'être humain et a toujours existé. Elle permet de confirmer son moi dans le regard de l'autre. Mais elle prend d'autres dimensions à l'heure actuelle, à cause des possibilités des nouvelles technologies et des changements familiaux.» Pour le psychiatre, le désir d'extimité est désormais moins bridé, car l'image du père est affaiblie, au profit du pouvoir de la figure maternelle. Alors que le père installe une autorité et des limites, la mère a tendance à encourager l'expression du soi de l'enfant.

La mise en scène du moi sur les réseaux sociaux peut aussi être analysée en relation avec le concept de l'individu incertain. L'instabilité de l'identité et l'injonction permanente de la créer font de Facebook un support utile, voire essentiel: on utilise son profil pour confirmer qui l'on est, en utilisant par exemple l'application «Rétrospective sur l'année» pour créer un diaporama sur soi-même. Cette mise en récit sert à unifier et à rendre cohérent son moi, grâce à au regard de l'autre. Et si les réseaux sociaux aident l'individu incertain à se définir, ils reconfigurent en retour les fondements mêmes de son identité. Selon Serge Tisseron, «on est passé du 'je pense, donc je suis' au 'je vois et je suis vu, donc je suis'. J'observe que pour les jeunes, il est devenu plus important d'être remarqué que d'être aimé. Il s'agit d'un changement radical. Pour ce faire, on poste tout et n'importe quoi et on expérimente différentes identités virtuelles.» Le psychiatre français considère cette évolution comme «ni bonne ni mauvaise: nous nous trouvons juste dans un monde différent. Les individus essaient d'y vivre le mieux possible. Ils y connaissent des joies nouvelles, mais aussi des

souffrances nouvelles.» Car si auparavant la souffrance était liée au manque de liberté, elle réside désormais dans la peur de l'abandon.

Pour Sandro Cattacin, les individus ne sont pas tous égaux face à l'injonction de se définir eux-mêmes: «Les personnes qui ont le plus de mal avec les nouvelles identités complexes cherchent à les simplifier en se servant de stéréotypes pour se définir elles-mêmes et les autres. C'est ce qui explique le succès actuel des partis populistes.» A l'heure de l'hyper-individualisme, certains – et ils sont apparemment nombreux – sont mus par un profond désir de retourner à l'univers de la Chèvre de monsieur Seguin. ☞

Le «moi» aéroportuaire

L'aéroport est le lieu idéal pour analyser comment, sous l'injonction sécuritaire, le moi de l'hyperindividu peut se dissoudre instantanément.

Dès l'arrivée dans un aéroport, le «moi» des usagers est sollicité avant de rapidement se dissoudre. Une fois ses bagages étiquetés, le passager chemine dans les méandres de la file d'attente pour présenter son passeport au «check in». Vérification d'une identité qui ne tarde pas à s'éclipser, emportée sur le tapis roulant avec les valises. Cette formalité terminée, ce sont des êtres frappés de panurgisme qui empruntent le parcours tortueux les conduisant à la porte d'embarquement. Si l'on veut être transporté, il convient de se plier à des contraintes aberrantes, voire humiliantes.

Où se niche le «moi» de ces passagers aux comportements moutonniers lors des étapes de contrôle qu'ils subissent? Les scanners corporels qui exhibent sur l'écran leurs corps dévêtus en aperçoivent-ils une trace? Sortent de ces séances de strip-tease des candidats à l'envol contraints de traverser le «Duty free shop». «Comme un pantin, le passager est manipulé, acheminé à travers un lieu préparé à son intention: une caverne d'Ali Baba où scintillent marchandises et tentations», constate le journaliste Philippe Rekacewicz qui étudie, depuis des années, la métamorphose des aéroports. Quand sonne l'heure du «Ready for Boarding», les «poulets sans tête» n'offrent aucune résistance à leur entassement. Dans son essai «EasyJet», Alexandre Friederich estime que «le low cost offre une métaphore sans pareille de nos sociétés. Il invente de nouvelles techniques de conditionnement du passager – comme on parle de conditionnement du poulet.»

Le philosophe Alain de Botton a passé une semaine à Heathrow pour rédiger son essai «Airport». Pour lui, si l'aéroport est un lieu déshumanisé, «il y a parfois un soulagement de se trouver dans un endroit qui admet son inhumanité.» Expédier son «moi» dans la soute, avec ses bagages: une expérience soulageante, au risque de ne plus le récupérer arrivé à destination.

Geneviève Grimm-Gobat